



COSMAO, Vincent, *Changer le monde. Une tâche pour l'Église*

Henri-Marie Guindon

Volume 40, Number 1, février 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/400078ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/400078ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Guindon, H.-M. (1984). Review of [COSMAO, Vincent, *Changer le monde. Une tâche pour l'Église*]. *Laval théologique et philosophique*, 40(1), 131–133.
<https://doi.org/10.7202/400078ar>

revient à plusieurs reprises à ce thème de l'autre, au besoin de l'humanisation de l'homme et du monde. Et pour elle, éduquer au dialogue des civilisations, « concrètement, cela signifie mettre en évidence les différences entre les hommes comme possibilités de complémentarité et d'échange plutôt que comme facteurs de division ». Elle cite « le vieux proverbe chinois : pour connaître la plénitude nous avons tous besoin de l'autre ». Et cela exprime bien la pensée chinoise pour qui « la grande question a toujours été celle des relations avec les autres hommes » (pp. 110 et 111).

Prend finalement la parole Aurelio Pececi, dont la pensée centrale est que « nous vivons dans un monde imbriqué où tout tient tout le reste, dans un monde où tout dépend du tout intégré » (pp. 113 et 137). Comme il n'avait que quelques minutes pour parler, on a reproduit à la fin du livre le texte de sa conférence prononcée à l'ouverture du Congrès : « Éduquer à la conscience planétaire » (pp. 137-148). Au panel il n'expose que deux idées : l'une, que les jeunes sont prêts au dialogue, mais pas nos politiciens et donc il nous faut les « acculturer » pour « les mettre à même des réalités de cette nouvelle ère, l'ère planétaire » ; et l'autre, le besoin de « sortir de l'emprise de l'État national souverain » (pp. 113-114), pour travailler en collaboration et en contact international. Dans sa conférence il rappelle quelques-uns des problèmes majeurs de nos jours — démographiques, économiques, sociaux, techniques, etc. — et il propose un effort concerté de tous, en tous les domaines, pour nous sortir de l'impasse. L'éducation y est appelée à jouer un rôle décisif, en étant « participative » et « anticipée » ; elle « doit viser à faire comprendre les autres et à les tolérer ; à revaloriser la communion avec la nature et le transcendant » (p. 147). En tant que chef d'entreprise, A. Pececi veut faire profiter tous les hommes des accomplissements de la science et de la technique. Il croit fermement au dialogue et en de meilleures perspectives pour toute l'humanité.

En faisant la revue sommaire des différentes collaborations de ce livre, on voit que, par la diversité des intervenants et leur concordance de perspectives, il réalise ce qu'il propose : le dialogue est à la fois la valorisation de chaque individu, qui doit être pleinement lui-même, différent des autres, et un effort pour se comprendre mutuellement, pour mettre en évidence les valeurs communes que tous cherchent à promouvoir et à réaliser — bref l'unité dans la diversité. En somme, on a bien

caractérisé le dialogue des civilisations, ainsi que ses conditions de possibilité et de réalisation. Car il faut toujours préserver le tout et les parties, les particularités des personnes et des groupes et le besoin d'unité, de dialogue, de complémentarité. D'un autre côté, on vit dans un monde travaillé à la fois par d'innombrables conflits et oppressions, mais nécessairement solidaire, formant un tout indissoluble où on ne peut envisager la survie et le développement des parties sans chercher en même temps ceux du tout. Alors il faut prendre conscience de l'état actuel de crise et de malaise où en est le monde, on doit reconnaître les causes de cette situation — et c'est le sens des différentes critiques des erreurs occidentales — pour œuvrer aux tâches complémentaires de respect et de promotion des diverses valeurs en vue d'une unité supérieure ; et c'est là le sens du dialogue, de l'éducation au dialogue prônée par tous les intervenants.

C'est donc manquer à la contribution majeure de ce livre que d'y voir plutôt des critiques plus ou moins justes ou négatives de la civilisation occidentale, ou d'y déceler avant tout la thèse du tiersmondisme, ou encore d'autres visions ou intentions partielles et secondaires, et non pas son véritable effort de promotion du dialogue, par le respect et la valorisation de l'autre.

Valdemar CADÓ

Vincent COSMAO, *Changer le monde*. Une tâche pour l'Église. Coll. « Traditions chrétiennes », 1, Paris, Éditions du Cerf, 1981, (13 x 19 cm) 189 pages.

Titre prophétique qui d'emblée exprime ce qui, dans le subconscient collectif, s'est éveillé comme une urgence. Ce sentiment ne pouvait rester étranger à l'Église appelée à bâtir le royaume même s'il était inévitable, étant donné l'imperfection native des hommes, qu'il n'y eût ici ou là des procédés excessifs, si généreux qu'ils fussent. L'Église elle-même, devant la gravité de la situation, invitait à des « transformations audacieuses profondément novatrices » (Paul VI, *Populorum Progressio*, n. 32 (1967)). Depuis, le mouvement n'a cessé de grandir. Mais, en même temps que surgissait en Amérique du Sud une « théologie de la libération », s'engageait une action de militants chrétiens et même non chrétiens partenaires d'une même lutte pour changer le monde. Mais, comme le déplore l'auteur, « le

discours qui disait le sens de cette action en fonction de la relation à Dieu en Jésus-Christ, ne s'est guère produit. Un peu partout des chrétiens qui investissent leurs énergies dans cet effort global sont encore sans langage pour dire leur foi ainsi vécue » (p. 13-14).

Le défaut d'une formulation théologique adéquate a pu leur attirer des suspicions. C'est qu'il y a comme des contradictions entre certaines pratiques visant à « changer le monde » et le discours qui tenterait « d'interpréter ces pratiques comme pratiques de la foi » (p. 15).

C'est de là qu'est né le dessein de l'auteur. « C'est la demande d'"accompagnement théologique" de leur réflexion sur leur pratique qui m'a contraint à mettre au point une démarche qui va d'une analyse du sous-développement à une interprétation théologique et théologale de la pratique à laquelle sont conduits ces chrétiens » (p. 15).

L'auteur a conscience de ne présenter encore qu'un « essai » provisoire mais utile en une matière aussi complexe. L'ouvrage se divise en 8 chapitres sous lesquels logent 33 propositions qui s'articulent entre elles. Bien qu'il ait été écrit depuis cinq ans déjà, l'ouvrage n'a rien perdu de son actualité, preuve de la justesse de ses prévisions. À peine devrait-on mettre à jour certains chiffres devenus depuis catastrophiques.

« Avant la fin du millénaire, écrit-il, l'humanité devra s'engager collectivement dans la construction d'une terre habitable » (p. 17). C'est là sans doute un objectif idéal mais aussi réaliste et urgent. Comment cependant, dans la réalité, les choses se passent-elles ? Il n'est pas nécessaire d'être diplômé en sciences sociales pour déceler déjà le dénouement tragique où glisse le monde moderne. « Tandis qu'une minorité, relativement décroissante, bénéficiera des progrès inimaginables, que rendra possibles le développement de l'informatique — réseau d'informations, de calcul, de gestion, de service —, la majorité, croissante, de l'humanité sera de plus en plus aux prises avec les problèmes insolubles de la satisfaction de ses besoins élémentaires : se nourrir, se vêtir, se loger, etc. La terre nourricière se rétrécira, accaparée pour la production des biens nécessaires aux riches, y compris l'énergie d'origine végétale dont ils auront besoin pour se déplacer, pour se chauffer ou pour faire fonctionner leurs esclaves mécaniques ou électroniques » (p. 18).

La description des malaises sociaux et des soulèvements populaires à laquelle la presse nous

a habitués risque peut-être par trop d'atténuer la projection conjecturale d'un avenir chaotique : « Environnée de toutes parts par la masse des affamés et des desherités, la minorité devra s'enfermer dans ses forteresses pour être à l'abri des entreprises terroristes des désespérés. La sécurité deviendra son obsession et la conscience collective s'accommodera des mesures qui s'imposeront pour l'assurer. Les droits de l'homme dont on a affiné les définitions continueront à être foulés aux pieds par les pouvoirs chargés du maintien de l'ordre comme par les dénonciateurs du désordre établi » (p. 18).

Que peut-il, en définitive, sortir d'une telle situation de paradoxe où, d'une part, n'a jamais été aussi grande la capacité de l'homme dans la maîtrise de la nature, et, d'autre part, si imminente cette course menaçante à l'abîme ?

L'humanité, sans doute, en a vu d'autres. Ce n'est pas la première fois qu'elle est mise devant le spectacle de ceux qui possèdent et pressurent ceux qui ne possèdent pas, le faste des palais et la misère sordide des taudis. « Mais c'est, sans doute, pour la première fois que l'humanité est en situation de prendre conscience des aberrations d'une histoire conduite par quelques-uns pour leur plus grand profit et pour le malheur du plus grand nombre. Les moyens de destruction, qui s'accumulent au point qu'il a fallu créer un mot pour mettre le massacre possible au superlatif (*over killing*), sont là désormais pour signaler que ce qui se prépare dans la mise en œuvre de l'ingéniosité humaine ce pourrait être une terre de plus en plus inhabitable et, à la limite, un désert » (p. 20).

Mais quand on pense comment les hommes ont réussi à survivre à tous les cataclysmes passés, il n'y a rien de défaitiste en une telle vision et il reste, même au plan humain, des raisons d'espérer. « Il n'y a pas lieu de désespérer de la capacité de l'humanité de se ressaisir pour affronter le défi colossal que représente le passage nécessaire à l'organisation collective de sa vie collective à l'échelle de la planète. La maîtrise des dynamiques sociales n'est pas plus impensable que la maîtrise de la nature. La construction d'une terre habitable pour tous sera le défi de la fin du millénaire » (p. 21).

Mais le plan humain reste toujours fragile. Aussi c'est sur le roc de la foi en Dieu que l'auteur entend bâtir cette société nouvelle, mais une foi qui n'est pas une utopique entreprise au mépris de la réalité concrète. « Il va sans dire que le

monde où l'humanité est affrontée à une telle tâche est le seul lieu possible de la pratique et de l'intelligence de la foi en Jésus-Christ. C'est dans l'histoire ainsi en train de se faire à tâtons que l'Église se construit » (p. 21).

C'est dans cette perspective que se développeront les chapitres suivants. Au début de chacun, une série de thèses deviendront les titres d'autant de paragraphes variant de quatre à six pages. Ainsi, à titre d'exemple, le chapitre II : *Analyse du sous-développement et problématique du développement*, comporte les propositions suivantes : 1) Le sous-développement ne s'explique pas par le retard technique ; 2) Le sous-développement des uns est la conséquence du développement des autres ; 3) Le sous-développement s'explique par la destruction des sociétés du fait de leur polarisation par la société dominante ; 4) La conscientisation des populations est la condition première du développement ; 5) Le développement est un processus de restructuration des sociétés ; il suppose la réappropriation d'une part du pouvoir ; 6) La condition d'un développement généralisé est la transformation du système global dont le sous-développement est l'effet nécessaire ; 7) La formation de l'opinion publique des pays industrialisés est la condition de la transformation du système global (pp. 33-34).

Pour donner justice à un tel livre, une recension reste incomplète ; il faut le lire. L'auteur, directeur du Centre Lebrét, a intitulé son ouvrage d'après une expression chère à celui dont il continue l'œuvre : « changer le monde ». Il n'est pas qu'un sociologue. Il est un théologien qui sait voir la réalité divine incarnée dans l'histoire palpitante de tous les problèmes vitaux d'une humanité qui accède, à travers de laborieuses générations, à la liberté évangélique. « Croire en Dieu, ce n'est donc pas se retirer du monde pour Le contempler, à moins d'avoir reçu vocation de témoigner de sa venue et de sa présence au milieu d'un monde qui l'ignore ou l'oublie, mais se mettre au travail pour créer un monde où tout homme puisse se réaliser à son image et ressemblance » (p. 176).

Henri-M. GUINDON, S.M.M.

CANTICO DEI CANTICI, *Interpretatio ludica*, traduction et commentaire d'Enrica SALVANESCHI, Il Melangolo, Gênes 1982, coll. Textes religieux n° 1, 142 pages, 15 × 22 cm.

Ce volume prend place dans une collection de « textes religieux » en diverses langues. Dans

l'optique des éditeurs cependant c'est de la façon la plus large qu'il faut entendre l'expression « textes religieux ». Il ne s'agit, en effet, d'aucun texte en relation avec une quelconque formule de foi ou de confession religieuse mais seulement avec ce à quoi l'homme attache une valeur d'absolu et qu'il regarde comme « le point de coïncidence où le désir de l'éternel et la possession du bonheur se rejoignent ».

Cette notion inhabituelle que l'on pourrait dire éclectique du « religieux » soustrait ce livre canonique et biblique qu'est le *Cantique des Cantiques* à quelque schème théologique que ce soit et même à son insertion dans le dépôt de la foi judaïque. Ce n'est donc pas sous cet angle qu'il est étudié.

À partir de telles prémisses se déduit facilement de même que l'on puisse ranger dans cette catégorie des textes d'œuvres apocryphes ou extracanoniques que l'on n'a pas coutume de regarder comme religieux. On embrasse ainsi tout un univers qui va de l'épopée babylonienne de Gilgamesh aux opérètes morales, des odes pindariques aux œuvres de Maître Eckart, des textes gnostiques à la poésie de Baudelaire.

Dans le *Cantique des Cantiques*, l'auteur présente le texte hébraïque sans vocalisation en suivant deux éditions critiques fondamentales de la bible massorétique, celle de R. Kittel et celle de la Bible Hébraïque de Stuttgart. Sur la page de gauche figure le texte hébraïque ; sur celle de droite, la traduction italienne. À part de légères différences, la traduction correspond fidèlement aux traductions traditionnelles.

Là n'est donc pas l'originalité du travail mais plutôt dans ce que l'auteur appelle « l'interprétation ludique » qui en est donnée dans les pages suivantes et où elle s'applique à disséquer ce texte, à en relever la densité du jeu linguistique, voire le maniérisme qui s'y cache et dans lequel la pensée manifeste s'intériorise dans un contenu latent. À cette fin la traduction était un travail préliminaire indispensable pour accentuer le contraste de nombreux points. L'auteur, avec sa connaissance approfondie des nuances lexicographiques de la langue hébraïque, de ses consonnes, de ses origines sémantiques étudie ce texte avec une maîtrise des plus captivantes. Sa connaissance, au surplus, des autres livres sacrés, même si elle ne les aborde pas sous l'éclairage de la révélation chrétienne, lui permet d'établir des rapports intrabibliques et de retracer ce que la critique semble avoir souvent jusqu'ici laissé dans l'ombre.